

BULLETIN

DE LA FÉDÉRATION JURASSIENNE

de l'Association internationale des travailleurs

Paraissant tous les Dimanches.

<p>Abonnements pour le semestre juillet-décembre 1873 : Pour la Suisse, fr. 4. Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.</p>	<p>L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.</p>	<p>Abonnements pour le semestre juillet-décembre 1873 : Allemagne, fr. 5»30. — Amérique, fr. 8. — Angleterre, fr. 6»60. — Belgique, fr. 5»30. — Espagne, 6»60. — France, fr. 20. — Hollande, fr. 6»10. — Italie, fr. 4»80.</p>
<p>On s'abonne auprès de M. François Floquet, Grande Rue, 143, au Locle (canton de Neuchâtel, Suisse.)</p>		

LOCLE, LE 27 JUILLET 1873.

Le Conflit de Sonvillier.

Nous avons reçu de Sonvillier, au sujet du conflit qui a éclaté entre la Section des graveurs et guillocheurs et le bourgeois Jules-Edmond Chopard, la lettre qu'on va lire. Les réflexions inspirées à notre correspondant par cet incident, et son analyse de la situation morale et économique de la localité, ont une portée plus générale que le fait particulier qui les a provoqués, et elles s'appliquent avec la même justesse à tous les villages industriels du Jura.

Voici la lettre en question, dont l'insertion a été involontairement un peu retardée :

Sonvillier, le 10 juillet 1873.

Com pagnons rédacteurs du *Bulletin*,

Le conflit entre l'Association des ouvriers graveurs et guillocheurs du district de Courtelary, et M. Jules-Edmond Chopard, chef d'atelier à Sonvillier, dont vous avez fait mention dans le n° 13 du *Bulletin*, a pris des proportions assez graves, pour qu'il devienne nécessaire d'instruire les compagnons des autres sections des faits qui se sont produits.

Le sentiment de la solidarité ouvrière a heureusement suffisamment pénétré la corporation des graveurs et guillocheurs, pour que les actes de trahison signalés déjà dans le *Bulletin* soulevassent une unanime et profonde indignation dans la section. La colère légitime grondait sourdement contre les misérables qui ont préféré l'infamie au devoir. Plusieurs scènes violentes furent la suite de la disposition des esprits.

Le 1^{er} juillet, quelques collègues de St-Imier dînaient dans un des restaurants de Sonvillier ;

deux des faux-frères survinrent ; une explication orageuse eut lieu, des coups de poings furent échangés. Une partie de la population s'attroupa autour de la maison et commença à manifester énergiquement son antipathie aux ouvriers graveurs et guillocheurs. La scène gronda ainsi quelques instants, lorsque survint M. le maire de la localité — adorateur instinctif de M. Thiers — accompagné du secrétaire et d'un membre du Conseil municipal, ainsi que du gendarme, pour procéder à l'arrestation de deux de nos compagnons. Il y eut résistance ; le gendarme menaça de son revolver le compagnon Henri Eberhardt qui, par l'expression énergique et constante de ses sentiments révolutionnaires, a soulevé contre lui bien des haines bourgeoises ! Eberhardt regarda avec fermeté le gendarme, lui disant : « Tuez-moi donc, si vous l'osez ! » Le gendarme abaissa son arme, et Eberhardt ajouta : « Vous êtes un lâche ! »

C'est dans ce moment et durant le trajet jusqu'à la prison communale que se manifestèrent bien tristement les sentiments d'une partie de la population, composée cependant en grande majorité d'ouvriers, contre le socialisme.

Les cris de : « Tuez-le ! Il faut un exemple pour calmer les autres ! Arrêtez-les tous, ce sont des *mistons*, des *crapules* ! Abas l'*Internationale* ! » étaient suffisants pour démontrer qu'un abîme profond s'était creusé entre les ouvriers qui avaient méprisé l'organisation et l'étude des questions sociales et ceux qui, au contraire, avaient compris le socialisme et s'étaient organisés.

Quelques compagnons seulement étaient présents à ce scandale produit par les manifestations d'une population ignorant absolument toutes les conditions du conflit et l'intervention arbitraire, odieuse de l'autorité qui, comme toujours, prouva son attachement fidèle au bourgeoisisme ; la résistance n'était pas possible. Nos amis, ajoutons-le, furent relâchés le soir même.

Si nous attachons quelque importance aux faits

que nous venons de signaler, c'est qu'ils caractérisent une situation locale qui, selon qu'elle s'améliorera en faveur de l'organisation ouvrière, ou s'accroîtra dans le sens réactionnaire, déterminera l'avenir de la population de Sonvillier.

Il n'y a pas d'illusions à se faire; l'idée révolutionnaire-socialiste, et l'idée réactionnaire-bourgeoise se sont rencontrées face à face, et les manifestations du 1^{er} juillet ne sont que l'expression de l'antagonisme qui existe dans les principes et dans les intérêts.

Un coup d'œil historique sur le développement moral et la situation matérielle de la population de Sonvillier, durant les dernières années, sera la démonstration de ce que nous avançons.

Toute l'activité publique, jusqu'au moment où s'organisa la section de l'Internationale, avait été concentrée sur les questions politiques et religieuses, et sur le développement industriel et commercial. Le libéralisme doctrinaire qui, depuis 1830, a pénétré profondément toute la politique du peuple suisse, a eu, dans notre localité, des représentants assez puissants pour infiltrer dans le sang d'un peuple qui maintes fois, cependant, avait donné des preuves d'indépendance de caractère, le poison mortel de la politique de juste-milieu. Rien qui se rattache à un principe philosophiquement déterminé, dans l'action publique de la majorité de nos concitoyens; l'esprit de tradition, la routine, le servilisme envers des formes usées, distinguent leur pratique politique. Tout le monde est libéral, précisément parce que le libéralisme ne signifie plus rien.

Cependant le libéralisme rencontra un jour un adversaire qui devait bientôt lui contester publiquement la domination morale et politique de la localité; la propagande religieuse organisée par l'orthodoxie protestante, faisait des progrès prodigieux; les réunions religieuses se multipliaient, la jeunesse s'enrôlait dans les groupes religieux, les femmes transformaient le foyer domestique en une petite église, les vieux libéraux de 1830 et 1846, les rouges de 1850, les chrétiens-libéraux, les libres-penseurs d'aujourd'hui, se faisaient un devoir d'assister, au moins une fois par mois, au service divin.

Le moment arriva où la coterie *mômère* contesta aux libéraux leur influence dans le domaine scolaire et municipal, et, sans qu'on puisse constater un triomphe réel, la propagande religieuse faite durant cette époque n'en a pas moins eu de funestes conséquences. Cette partie de la population, et surtout de la jeunesse, qui s'est détachée des intérêts de la terre pour s'occuper exclusivement des mystifications célestes, est un élément perdu pour l'étude et la solution des questions sociales. — Le mal est plus profond encore: le devoir de chercher le salut de l'âme de son voisin, a eu pour conséquence d'inaugurer un système d'espionnage, d'insinuations doucereuses; l'habitude de juger son semblable a introduit dans les mœurs le cancanage, le dénigrement mutuel, la calom-

nie, et quoique aujourd'hui le parti mômier soit affaibli, le ton moral donné à la population n'en continue pas moins à porter ses fruits. — Avant d'exprimer soi-même sa pensée, on épie celle de son voisin, avant d'agir on attend l'action d'autrui.

Le doctrinarisme politique, l'orthodoxie protestante n'ont pas été seuls à étouffer la vie populaire. La finance a appesanti sa main sèche sur l'ouvrier et lui a dit: « Tu penseras, tu agiras comme je te le commanderai, » et l'ouvrier endoctriné par les avocats de la politique autoritaire, les apôtres du mensonge religieux, et poussé aussi par les nécessités de sa position matérielle, s'est respectueusement soumis au Dieu tout-puissant, — au capital. Mais les beaux jours de la triple alliance allaient être troublés.

L'Internationale apparut avec la seule vraie question, celle qui contient toutes les autres: la question sociale. Avoir indiqué quelle était la situation morale et matérielle de la population, c'est dire combien la guerre de la réaction-bourgeoise contre notre Association devait être sourde et implacable. Bien peu d'ouvriers se dégagèrent des diverses influences qui dominent si fatalement une population laborieuse. L'organisation ouvrière, l'agitation socialiste se concentrèrent principalement dans la corporation des graveurs et guillocheurs; et il était logique que la haine des réactionnaires bourgeois se manifestât surtout contre cette corporation indépendante, organisée, révolutionnaire.

La guerre sociale a pris corps à Sonvillier. Aux ouvriers des divers métiers, qui ont l'intelligence de la situation, assez de cœur et de caractère pour lutter, de se grouper et de prendre l'initiative d'une organisation ouvrière plus générale et plus sérieuse, en vue de donner un nouveau courant plus salutaire à l'activité du peuple. — Si le réveil ne s'opère promptement, la réaction, continuant à isoler, par un travail souterrain, les ouvriers socialistes du reste de la population, en fera une classe de parias, qui n'auront plus, à un moment donné, qu'à se soumettre misérablement ou à commencer la guerre implacable des désespérés.

Quoiqu'il advienne, rappelons-nous que ce ne sont pas les petits peuples qui font l'histoire générale, et s'il plaît au peuple suisse de rester dans sa contemplation républicaine, le prolétariat des races latines reprend aujourd'hui, des mains impuissantes de la bourgeoisie en décomposition, le drapeau de la Révolution humanitaire.

Salut et solidarité!

Z.

Nous avons reçu de la Fédération italienne le document suivant :

Association internationale des travailleurs. — Fédération italienne. — Commission de correspondance. — A toutes les Sections et Fédérations de l'Internationale.

Bologne, 14 juillet 1873.

Compagnons,

La Fédération jurassienne de l'Association internationale des travailleurs, chargée par plusieurs Fédérations de désigner une ville de la Suisse comme lieu de réunion du prochain Congrès général, nous annonce qu'elle a pris les dispositions nécessaires pour que ce Congrès ait lieu à Genève le 1^{er} septembre prochain, et nous invite à nous réunir le 31 août dans la salle de la brasserie Schiess, aux Pâquis, local du Congrès.

La Fédération italienne ayant été chargée par le Congrès de St-Imier de présenter au prochain Congrès un tableau complet de la statistique du travail, il est nécessaire que toutes les Fédérations fassent parvenir, jusqu'au 10 août prochain, à l'adresse de la Commission italienne de correspondance, un tableau statistique complet des forces de toutes leurs Sections, afin que nous puissions accomplir la tâche qui nous a été imposée ; ainsi l'organisation de la résistance sera complétée, et la lutte éclairée par la connaissance exacte de nos forces en Europe.

La Commission.

Nous devons faire observer à nos amis italiens qu'ils interprètent d'une manière différente de la nôtre la mission dont les 3 chargés le Congrès de St-Imier.

La Fédération italienne a été chargée d'élaborer un plan général de statistique. Il s'agit donc, selon nous, d'un simple cadre, d'un formulaire à remplir, embrassant toutes les conditions du travail ; et non pas, comme le croient les Italiens, d'un tableau donnant le chiffre des membres de chaque Section de l'Internationale.

Ce sera seulement après que le plan ou cadre en question aura été proposé au prochain Congrès et adopté par lui, que les sections et fédérations pourront commencer à le remplir, en y faisant entrer non seulement des renseignements relatifs au nombre des membres de l'Internationale, mais tous les renseignements qu'elles pourront se procurer sur les conditions d'existence de de tous les ouvriers, qu'ils soient ou non organisés en corporations, et que ces corporations soient ou non adhérentes à l'Internationale.

Nouvelles de l'Extérieur.

Espagne.

Nous sommes toujours sans nouvelles directes de ce pays. Voici le résumé de celles que nous donnent les journaux bourgeois :

Le gouvernement avait envoyé des troupes contre Alcoy, sous le commandement du général Velarde. Celui-ci est resté deux jours devant la ville, sans oser l'attaquer : les internationaux, au nombre de 1500, ont alors évacué Alcoy en armes ; une partie d'entre eux se sont répandus dans les campagnes, et une colonne de 600 internationaux s'est dirigée sur Carthagène, où elle a fait proclamer la Commune.

Carthagène, avec son arsenal et sa flotte, est toujours au pouvoir de l'Internationale. Quelques navires, montés par des internationaux, sont allés soulever Alicante, qui a également proclamé la Commune.

A la nouvelle des événements de Carthagène, Séville et Cadix ont fait à leur tour leur mouvement, et proclamé l'autonomie de l'Andalousie.

Actuellement tout le midi de l'Espagne est en révolution.

Les internationaux de Barcelone seuls restent dans une inexplicable torpeur. Ils font une grève générale, c'est vrai ; mais le plus grand ordre n'a cessé de régner, et l'autorité du gouverneur militaire et de la municipalité bourgeoise est encore incontestée.

Le gouvernement a retiré de Barcelone les troupes qui y tenaient garnison. Nous avions d'abord pensé que c'était de sa part l'aveu de sa défaite, et que les ouvriers, demeurés seuls maîtres de la ville, allaient se hâter de proclamer la Commune. Pas du tout. La Solidarité révolutionnaire de Barcelone du 16 juillet (le seul journal que nous ayons reçu d'Espagne depuis quinze jours), nous apprend que la retraite des troupes est considérée au contraire comme un triomphe de la réaction, parce que la garnison de Barcelone était révolutionnaire, et que le gouvernement va sans doute la remplacer par des troupes plus fidèles.

Ainsi, les ouvriers de Barcelone comptaient laisser aux soldats de la garnison le soin de faire eux-mêmes la révolution ! Une fois ces soldats partis, les ouvriers ne se sentent plus le courage de rien entreprendre ; ils font une protestation pacifique sous forme de grève, mais ils n'osent pas imiter l'exemple d'Alcoy ! — Allons, il paraît qu'il ne faut plus rien attendre de Barcelone, et que ce n'est qu'en Andalousie et dans les autres provinces méridionales que le peuple a le feu sacré révolutionnaire.

Le gouvernement de Pi y Margall a été remplacé par un ministère d'une couleur plus bourgeoise, présidé par Salmeron, et qui s'est hâté de déclarer que les internationaux seraient traités en brigands et en pirates. C'est plus facile à dire qu'à faire, et nous croyons que cette fois le vieil Etat bourgeois espagnol a bien définitivement vécu, pour faire place à la Fédération des Communes révolutionnaires.

Italie.

Bologne, 22 juillet. (Corresp. part. du Bulletin.) — Dimanche dernier a eu lieu dans une ferme de San Pietro in Vincoli, village de la province de Ravenne, le congrès des sections romagnoles de la région italiennes.

Etaient présents les délégués des fédérations de Bologne, de Ravenne et de Rimini, des sections de Forli, de Faenza, d'Imola, de Lugo, de San Arcangelo, de San Potito, de Fusignano, de Carpinello, della Madonna dell'Albero, de San Stefano, de Cocolia, de San Pierino, de Campiano, de San Bartolo, ainsi que du noyau tout récemment formé de Budrio.

Deux séances suffirent à traiter toutes les questions à l'ordre du jour, et les résolutions prises — toujours à l'unanimité et avec enthousiasme — sont conformes aux idées les plus révolutionnaires.

La fédération romagnole de la région italienne de l'Association internationale des travailleurs a été constituée, et son programme et son règlement adoptés.

Pour siéger de la commission fédérale on a choisi Ravenne, et quatre compagnons de la fédération de cette ville furent désignés par le congrès pour la composer.

Relativement à la conduite à suivre au prochain Congrès général qui aura lieu en Suisse, le congrès s'est montré au plus haut point hostile à toute centralisation et partisan de l'autonomie et de la fédération ; et il a exprimé le vœu que la constitution définitive des libres fédérations internationales fût bientôt établie.

Il a nommé un délégué pour le Congrès général, et l'a chargé de soutenir à outrance les résolutions prises.

Relativement à la statistique de la fédération, les

délégués, constatant son importance, ont décidé d'envoyer le plus vite possible à la commission de correspondance de la fédération italienne un tableau exact et complet des forces des sections représentées.

Relativement à la propagande, on a parlé des divers moyens par lesquels elle peut se faire — propagande pacifique par le moyen des journaux, des brochures, des assemblées populaires; — propagande de lutte, dans la rue, les armes à la main. Le congrès, après avoir reconnu l'importance de la première et de la seconde, et ayant reconnu en même temps l'inopportunité de la propagande au moyen de la lutte dans les conditions actuelles de la région italienne, a résolu de s'en tenir pour le moment à la première, afin d'arriver au plus vite à la seconde; il a discuté les meilleurs moyens pratiques et fera son possible pour répandre toujours plus parmi les ouvriers de la ville et de la campagne les idées révolutionnaires.

Les délégués, du reste, sont tombés d'accord que dans la situation actuelle de l'Europe, il est nécessaire de se tenir en éveil, car nous savons bien où et quand les révolutions commencent, mais nous ne savons pas où ni quand elles finissent; ils ont été d'accord qu'il est nécessaire de profiter de tous les moyens qui sont à notre disposition, parce que la lutte entre le capital et le travail va s'accroissant toujours davantage.

Il a été décidé en dernier lieu de publier au plus vite les actes du congrès; une adresse fraternelle a été votée aux ouvriers républicains d'Italie, ainsi qu'aux ouvriers d'Espagne, qui combattent et meurent pour nos idées. On a parlé de la situation actuelle de l'Internationale en Italie et constaté les progrès qu'elle a faits récemment, malgré les persécutions et les calomnies de toute espèce. Le congrès des sections et fédérations romagnoles, qui avait reçu des lettres de félicitations des frères d'Espagne, de Turin, de Florence, de Mirandola, d'Ancône, de Parme, s'est ensuite séparé aux cris de « Vive la révolution sociale! »

Vers les trois heures du soir, beaucoup de paysans, venus des villages voisins, s'étant rassemblés à l'ombre d'un grand arbre, un des compagnons leur adressa quelques paroles fraternelles, dans lesquelles, après avoir constaté l'impossibilité de toute conciliation avec la bourgeoisie de toute couleur et la nécessité d'opposer au plus tôt les forces immenses du travail à celles du capital, il a fait des vœux pour que l'*Union des travailleurs des champs* fût bientôt constituée et se préparât à marcher en avant avec les ouvriers des villes, sans peur et sans transactions.

Belgique.

(Correspondance particulière du *Bulletin*.)

Bruxelles, le 20 juillet 1873.

Vous me demandez une correspondance aussi régulière que possible pour le *Bulletin* du Jura. J'accepte avec plaisir, mais deux mots d'explication me semblent nécessaires pour bien indiquer la nature de ce travail et la portée que j'entends lui assigner.

Nous avons épuisé la partie théorique, en quelque sorte métaphysique, de notre œuvre; l'Internationale sait partout ce qu'elle veut; ses tendances sont connues; les comptes-rendus de ses Congrès généraux et régionaux, les études faites dans ses livres et dans ses journaux prouvent assez qu'elle a un corps de doctrines dont elle ne se départira plus guère, au moins pour ce qui concerne le plan général, l'ensemble, les grandes lignes. Nous avons trouvé notre voie: seuls, au milieu de la réaction universelle, nous sommes demeurés dans la tradition historique. La sociologie, pour nous, ne s'entame pas à rebours, à rebrousse-poil; elle impose ses lois irréductibles, et nous avons appris d'elle l'impuissance gouvernementale de la bourgeoisie. L'étude

de l'histoire et notre raison nous disent que nous faisons œuvre de bien en débarrassant l'humanité de toutes les terreurs qui l'obsèdent, de quelque nature qu'elles soient; la conscience populaire est tout entière gagnée au socialisme révolutionnaire: c'est le gage assuré de la paix sociale pour l'avenir.

Courage donc et espérance! Le triomphe est certain; il est peut-être même plus proche que nous ne le croyons nous-mêmes. Mais au prix de quels efforts arriverons-nous au but tant désiré? En d'autres termes, devrons-nous opposer la violence à la force qui triomphe partout, pour y substituer le droit et la justice? Faudra-t-il armer nos bras et nous organiser révolutionnairement pour introduire un peu de vérité, de morale, d'honneur et d'harmonie dans tout le gâchis économique et politique que l'on décore du nom de régime de l'ordre, de la famille et de la propriété?

En général, tous ceux qui, en Belgique, s'occupent sérieusement de travailler à l'avènement de l'ordre nouveau, sont d'avis que l'action révolutionnaire seule nous y amènera invinciblement. Les événements qui, à l'heure qu'il est, se précipitent partout en Europe, la réaction qui est universelle et qui est universellement armée, appelleront probablement sous peu le prolétariat socialiste européen à la révolution également armée. Cette situation exceptionnelle nous impose des devoirs exceptionnels; et c'est là-dessus précisément que je veux appeler votre attention, ce sont là les explications préalables auxquelles je fais allusion au commencement de cette lettre.

Le journalisme, dans la période théorique de la révolution, est une force très puissante et qui rend des services inappréciables: c'est le moniteur des idées nouvelles, qui s'installe au foyer des familles et entretient le feu sacré de l'espérance et de la rédemption sociale. Lorsqu'au contraire, il est presque temps de donner la parole à l'action, alors le journal se transforme et devient le bulletin de la bataille, notant jour par jour les progrès de l'organisation, l'avancement des cadres et des bataillons, mettant les hommes en garde contre les manœuvres ennemies et prêt à sonner d'un moment à l'autre le branle-bas de la levée générale.

Ce moment, à nous tous qui luttons en Belgique pour le triomphe de la cause commune, nous semble ne plus être bien éloigné, et si j'ai accepté avec empressement de vous parler, par l'intermédiaire de votre *Bulletin*, de ce qui se passe dans ce pays, c'est spécialement à ce point de vue de l'organisation révolutionnaire.

Je commencerai immédiatement, si vous prouvez, en insérant cette lettre d'introduction au *Bulletin*, que les ouvriers socialistes des montagnes suisses sont animés du même esprit que la plus grande partie des travailleurs de Belgique, ce dont je ne saurais douter du reste. En attendant, excusez la longueur de ces explications préliminaires, et recevez, pour vous et pour vos amis communs, mes bien fraternelles salutations.

X.

Note de la rédaction. Les principes de notre correspondant sont les nôtres, cela va sans dire, et nous serons heureux de le voir s'inspirer de cet esprit révolutionnaire qui, depuis quelques mois, agite si vivement le prolétariat de la Belgique.

Nous avons reçu un article nécrologique sur le citoyen Briosne; le manque de place nous oblige à regret à le renvoyer à huit jours.